



Trois amis avaient besoin de prendre un bol d'air frais. Ils avaient grande envie de respirer l'air pur de la montagne au printemps loin des vapeurs toxiques de Paris. Boire l'eau de source des glaciers dans le creux de la main. Regarder des paysages grandioses et verdoyants du haut des sommets. Observer les chamois avec les jumelles, écouter le sifflement des marmottes.

Arnaud possédait les clés d'un chalet savoyard.

La baraque, située dans la vallée de la Maurienne, appartenait à ses parents. Elle était lotie à 1200 mètres d'altitude sur le flanc sud du Massif du Grand Arc, à Villard-le-Sapin. Il n'avait eu aucun mal à convaincre Yvan et Raphaël de l'accompagner pour un week-end en montagne.

Ce week-end prolongé devait permettre aux trois étudiants de déconnecter du train-train à la veille des examens de fin d'année. Ils voulaient se ressourcer à l'ombre des forêts d'épicéas, ils voulaient kiffer la gélinotte et l'aigle royal !

Du jour où ils avaient conçu ce projet ils se réjouissaient. Ils étaient jeunes, ils ne pensaient pas à la mort. Ils croyaient à l'amitié éternelle.

Ils croyaient avoir la vie devant eux.

Ils se trompaient.

Arnaud vint prendre ses amis à la porte d'Asnières, au bord du périphérique parisien, dans un break Opel. Les trois étudiants, 20 ans au compteur, débordaient de joie et d'enthousiasme. Ils plaisantaient de tout, parlaient en même temps, se tordaient de rire. L'autoradio débita sans tarder de la musique, source des premières disputes amicales, des provocations vaines, des critiques déconcertantes et paradoxales avant même que la voiture ne s'engage sur l'autoroute du Soleil.

« Paganini, s'esclaffa Arnaud assis derrière le volant, droit et ravi.

- Violon et cornemuse, même combat !
- Comme il se démène avec son archet !
- Trop de notes !
- La virtuosité m'ennuie !
- Pitié pour mes oreilles !
- Si on écoutait les infos ? »

Arnaud n'en démordit pas. Il tint bon jusqu'à Athis-Mons, dans l'Essonne, où il accepta enfin d'éjecter le CD du

violoniste. Des cris de soulagement retentirent dans la voiture.

Les trois Franciliens avaient six heures de route devant eux. La circulation routière était fluide, le ciel ensoleillé. Ils avaient décidé de se relayer au volant toutes les deux heures. Arnaud reprendrait le volant à la fin du voyage pour les mener jusqu'au chalet.

Arnaud, celui qui conduisait, était étudiant en deuxième année de Sciences Po. Il avait la peau mate d'un Afghan, la maigreur d'un fakir, les cheveux d'un noir brillant. Une immense mèche noire barrait son front, qu'il relevait avec un geste affecté d'intellectuel, tandis que sa nuque était rasée. Il avait une furieuse ressemblance avec le lévrier, ce chien de race longiligne taillé pour la course sur cynodrome. Il en avait le museau, la minceur tendineuse, une certaine distinction.

Arnaud tenait sa teinte turkmène de sa mère, une grande dame élégante qui était prof de français dans un lycée de la région parisienne. Ils habitaient un vaste appartement blanc, dans un beau quartier d'Asnières, où France Culture résonnait tout la journée. Une aristocratique intellectualité flottait dans l'air de cette maison comme à l'intérieur d'un musée. On y parlait à voix basse.

Le père d'Arnaud était un homme souriant, affable, haut fonctionnaire au ministère du Développement durable. Il boitait.

Raphaël avait rencontré Arnaud au lycée.

Ils n'étaient pas dans la même classe. Ils s'étaient mutuellement trouvé un air sympathique en se croisant dans la cour. Le hasard les avait réunis en première l'année suivante et ils étaient devenus amis.

Les meilleurs amis du monde.

Inséparables.

Arnaud était auréolé déjà à l'époque d'une réputation d'original. Il avait russe en seconde langue, collectionnait des objets bizarres de la Grande Guerre, des masques à gaz, des morceaux d'obus distordus et tenait dans sa chambre un mannequin revêtu d'une authentique capote de 14-18. Il dormait sur un lit métallique précaire, du genre lit de camp, au fond d'une alcôve aménagée en chambre, auquel on accédait par une échelle de bois au fond du couloir. On s'y sentait comme dans la cabane de Tom Sawyer. Les murs blancs de la pièce étaient dépourvus d'étagères et les livres de Malraux, Cendrars, Melville, Tolstoï, étaient alignés par terre, avec comme presse-livres une lampe à pétrole hors d'âge.

« Qui t'a prêté cette voiture ?

– Ma tante.

– Elle tiendra la côte en montagne ?

– Elle l'a déjà fait. Cette vieille guimbarde est solide comme un âne. Comme dit le proverbe, mieux vaut compter sur son âne que sur la jument du voisin ! »

Arnaud s'étrangla, ce qui était sa façon de rire.

Raphaël avachi au milieu de la banquette arrière sourit imperceptiblement, amusé par le rire de son camarade.

Raphaël était étudiant en première année d'histoire de l'art. Aux côtés d'Yvan – qu'il connaissait lui aussi depuis le lycée, il avait suivi à Dauphine une première année en économie appliquée qui ne l'avait pas intéressé, malgré des résultats positifs, et il n'avait pas poursuivi. Il n'était pas exclu qu'il suive de nombreuses premières années dans toutes sortes de disciplines avant de trouver sa voie.

Il avait une tête un peu singulière. C'était un jeune homme brun et bouclé, la bouche charnue, l'air lisse et sage, qui se transformait en loup sitôt qu'il entendait résonner dans les parages une voix de femme.

Originaire d'un milieu aisé de Versailles, il avait vécu tour à tour chez son père, à Puteaux, chez sa mère, à Asnières. Il avait l'habitude d'avoir plusieurs domiciles et de n'en avoir aucun. Le monde entier était sa maison, pourvu qu'il ait quelque chose à se mettre sur le dos. Il écoutait du rock parce que c'était la musique qui disait le mieux la colère, sans essayer d'imposer ses disques à la compagnie. Au milieu d'une conversation il pouvait avoir des fulgurances qu'Arnaud appréciait, tandis qu'Yvan enviait ses aventures sentimentales. Il disait parfois des choses inquiétantes en ponctuant ses fins de phrase d'un « je plaisantais ! » censé faire oublier ce qu'il venait de dire. Mais ses amis n'étaient pas dupes. Ils savaient bien qu'il venait de traduire sa pensée avant de se rétracter.

« Les fils de divorcés sont un peu spéciaux », disait Arnaud pour l'excuser.

Il oubliait que les parents d'Yvan étaient eux aussi séparés.

Assis sur le siège passager à côté d'Arnaud, Yvan était des trois amis celui issu du milieu le plus modeste. Il était le fils d'une assistante sociale et d'un père absent. Dans sa cité HLM de la rue Jules Durand, au nord d'Asnières, il avait été marqué par la lecture d'*Un trader ne meurt jamais*. Il avait une revanche financière à prendre sur la vie. En entamant des études d'économie appliquée à Dauphine il nourrissait

l'espoir de devenir trader. Jusqu'à l'année précédente il avait partagé sa passion des cotations avec Raphaël, qui s'en était détourné, trouvant ailleurs des sources d'excitation plus intenses. Il se retrouvait seul dans cette voie, pas effrayé du tout, convaincu d'y bâtir sa future carrière professionnelle.

Yvan avait une grosse tête en forme de fraise affublée d'une calvitie précoce. Il avait perdu tous ses cheveux en l'espace de deux ans. Il n'était pas très grand, un peu court sur jambes mais assez sportif. Il aimait les sports de rupin, y compris ceux qu'ils n'avaient jamais pratiqué : tennis, équitation, polo, golf, planche à voile.

Il s'entendait remarquablement avec Raphaël. Leur relation était dépourvue de compétition, souvent ponctuée de fous rires. Avec Arnaud, c'était un peu plus compliqué car celui-ci était orgueilleux, susceptible ; il fallait le prendre avec des pincettes, même si en même temps il était plus sûr et savait tenir parole. Yvan n'oubliait pas, par exemple, que lorsqu'il avait subi une intervention chirurgicale de la hanche, Arnaud était venu le voir tous les jours dans sa chambre d'hôpital.

Les trois amis étaient unis par la passion de la géopolitique, de l'économie et des discussions sans fin. Ils aimaient se rejoindre dans Paris pour partager les mêmes restos U. Ils avaient toujours quelque chose à se dire, une idée à partager, un défi à se lancer.

Ils formaient un trio remarquable !

C'étaient les meilleurs amis du monde !

Ils avaient fait un serment.

Ils s'étaient promis que si la vie les séparait, quelles qu'en soient les raisons, ils resteraient en contact. Ils ne seraient jamais éloignés les uns des autres.

Amis pour la vie !

(à suivre)

Une Balade en montagne d'Isaac Becker, © Dreidel.